

KỶ NIỆM  
80 NĂM  
NGÀY SINH



NGUYỄN-NHUỘC-PHÁP

12.12.1914 ÷ 12.12.1994

RÉSERVE

HA 911

NGƯỜI  
HỌC VẼ



NGUYỄN-NHUỘC-PHÁP

THƯ-VIÊN  
TRUNG-ƯƠNG  
P  
18010

TRÍCH ĐAI  
CỦA PHẠM-HOÀ  
THĂNG. BÁO  
L'ANNAM NOUVEAU  
SỐ 550  
21/5/1936



**ÔNG NGUYỄN VĂN VINH**  
và con trai Thị sĩ NGUYỄN NHƯỘC PHÁP

THÉÂTRE

## A la mémoire de M. Nguyễn-van Vinh

Nous avons conçu, Nguyễn-nhuoc-Phap et moi, le projet d'organiser une grande soirée théâtrale pour fin juin. Le lecteur se rappelle sans doute encore que, par un article inséré dans cette feuille même, M. Phap en a publié la nouvelle avec fracas. Nous travaillions avec enthousiasme, avec toute notre ardeur juvénile ; la réalisation de notre rêve semblait toute proche et, déjà, nous croyions au succès quand, brutalement, une nouvelle nous consterna. Un bref télégramme venant du Laos nous annonça de manière foudroyante la mort de M. Nguyễn-van-Vinh.

Nguyễn-nhuoc-Phap, atterré par le deuil cruel qui le frappa ainsi dans la personne de son propre père, a songé à ne pas donner de suite au travail commencé. J'étais du même avis et je n'insistais pas.

Nous reprîmes courage cependant. Le travail commencé a été si bien commencé, en effet ! Et puis, nous avons reçu tant de lettres d'encouragement !

Tous nos amis et toutes nos amies nous ont offert leur collaboration avec tant d'entrain ! Et je tiens à signaler ici que toutes nos actrices — comme d'ailleurs toutes nos collaboratrices — sont authentiquement des jeunes filles de bonne famille et qu'elles ont « briqué » leur concours bénévole avec un enthousiasme insoupçonné. Il ne nous est pas possible enfin de différer notre soirée de quelques semaines. Si nous nous décidons à la remettre, ce sera certainement pour de longs mois : les stations estivales attendent le public et, l'été passé, l'examen nous attendra...

Mais ce qui nous détermina à revenir sur notre décision, ce qui insuffla une ardeur nouvelle à nos âmes abat-

lucs, ce qui nous incita à poursuivre courageusement jusqu'au bout l'œuvre inachevée, c'est la pensée même de la mort de M. Nguyễn-van-Vinh. Nous désirons, nous aussi, rendre un hommage au grand disparu et notre représentation théâtrale nous en donne justement l'occasion. Tout notre travail, tous nos efforts en vue de cette soirée seront donc consacrés à la mémoire de M. Nguyễn-van-Vinh, le père de la littérature annamite contemporaine.

Et nous osons affirmer que ce n'est pas là un geste dépourvu de sens.

Pionnier dans bien des domaines, feu M. Vinh n'était-il pas celui qui nous initia au théâtre parlé en prose, au kich, à cette forme dramatique qui se révèle et s'affirme si pleine de possibilités et d'espoirs ? Personne n'oublie encore, malgré leur date lointaine, les fameuses traductions qu'il fit des comédies de Molière : Bênh-trông (le Malade Imaginaire), Ngươi Biền-Lân (l'Avare), Trông già học làm sang (le Bourgeois gentilhomme). C'est là une œuvre qui soutient sans désavantage celle du grand Amyot. D'une part, ces traductions sont de véritables chefs d'œuvre en elles-mêmes ; de l'autre, le but de vulgarisation et d'innovation a été couronné par un admirable succès. Sans doute, les innombrables kich qu'on a écrits après lui ne sont, jusqu'à une date toute récente, qu'innombrables. Mais de véritables talents se signalent enfin. Citons MM. Vũ-trọng-Phụng, Doãn-phu-Tít et Nguyễn-nhật-Pháp.

Comme je les connais tous personnellement, je m'abstiens d'apprécier leurs œuvres. Je laisse à ceux qui viendront assister à notre soirée le soin de les apprécier eux-mêmes. C'est, en effet, à cette occasion que M. Nguyễn-nhuoc-Pháp, l'un des représentants les plus dignes de cette nouvelle génération d'auteurs dramatiques, sera représenter, à la mémoire de son illustre père, sa première pièce : « Ngươi học vẽ ».

# SÂN KHẤU CỦA TA CÓ CÒN TỒN TẠI KHÔNG ? —(NOTRE THÉÂTRE EST-IL MORT ?)

On peut dire que, chez nous, l'homme de goût est celui qui ne met jamais le pied dans un théâtre. L'incapacité des auteurs et le jeu guindé des artistes doivent provoquer chez le spectateur le plus indulgent de la pitié ou de l'indignation. Notre théâtre est le temple du mauvais goût.

Et pourtant, c'est le théâtre qui date une époque littéraire. Le classicisme, c'est le Cid, Andromaque, le Misanthrope ; le romantisme, c'est Hernani, Chatterton, Fantasio et le mélodrame où Margot a pleuré.

Chacun de nous caresse le beau rêve de travailler à la renaissance de notre littérature, et nous nous résignons à voir notre théâtre dans un état pitoyable. Notre théâtre est-il mort pour que tout homme tant soit peu cultivé l'abandonne ? Notre théâtre est-il mort pour que nous n'ayons dans ce domaine aucun chef d'œuvre ? Notre théâtre est-il mort pour que le public élégant ne se donne rendez-vous qu'au cinéma ? Ce ne sont pourtant pas les bonnes volontés qui manquent. Rendons ici un hommage public aux Nguyễn-huu-Kim, aux Vi-huyền-Dac, aux Nam-Xuong dont les tentatives pour améliorer notre théâtre doivent nous servir d'exemples. Ils ont échoué les uns comme les autres dans leur belle entreprise. A nous de reprendre l'œuvre abandonnée ! A nous de travailler pour améliorer notre théâtre ! Encourageons les auteurs, cherchons des artistes !

Le temps n'est plus où des esprits chagrins condamnent le théâtre en le traitant d'immoral. J. J. Rousseau, ce pauvre grand fou, s'est acharné à démontrer une chose dont il est infiniment plus facile de prou-

ver le contraire. Paix donc à son âme. Personne ne met plus en doute le rôle important que doit jouer dans une société le théâtre. C'est par le théâtre qu'un étranger peut juger un peuple dont il ignore et la langue et les mœurs. Le théâtre est le lieu idéal où l'on souffre, on pleure, on frémit, on frissonne, et on rit. Chaque spectateur sent à ses côtés des cœurs semblables aux siens. On pleure quand il pleure et on sourit quand il sourit. Le théâtre est une école des mœurs où les philosophes trouvent des matières à réflexions, les simples mortels des divertissements agréables et les imbéciles l'image agrandie de leurs défauts. Le théâtre est concret et vivant ; il montre tout, il fait tout voir. Il fait sentir la beauté de l'art aux âmes les plus dépourvues d'imagination, c'est-à-dire aux plus simples. Le rôle du théâtre est immense.

Mais ne vantons plus ses bienfaits. Parlons plutôt de notre théâtre et cherchons les moyens de l'améliorer.

Le Uân-hoa, l'Udarta, le Hôi kich Bac-ky, fondés dans ce noble but, ont échoué d'une façon pitoyable. Le Uân-hoa et le H. K. B. K. existent encore, mais seulement de nom. L'Udarta seule est bel et bien morte. M. Nam-xuong, son directeur, était plein d'enthousiasme et de bonté volonté. Ses pièces très applaudies ne nourrissaient pas malheureusement leur auteur et M. Nam-xuong dut abandonner le théâtre. D'autres, bien moins qualifiés que lui pour cette dure entreprise, ont essayé d'emboîter ses pas. Ils ont obtenu ce qu'ils méritaient : leurs pièces tombèrent à plat.

Essayons donc de chercher les causes de tous ces échecs. L'insuffisance des auteurs et l'incapacité des artistes ont contribué pour beaucoup à dégoûter le public. Mais ces raisons n'expliquent pas les échecs d'un Nam-xuong. Il faut en chercher la cause ailleurs. Il manquait de spectateurs capables de goûter une belle pièce. Voilà la raison ! Or, ce sont les spectateurs qui sont vôtres auteurs et artistes. On conçoit aisément la difficulté.

Si maintenant nous voulons faire œuvre durable, voici ce que nous devons faire :

1. — Relever le niveau général du public par des livres ou articles de propagande. Exciter son enthousiasme.

2. — Trouver des auteurs qui aient vraiment du talent, capables de se conformer au goût du public tout en conservant leur originalité.

3. — Trouver des artistes de talent qui aiment leur métier. Eliminer les incapables. Supprimer toute rivalité mesquine.

4. — Enfin, dernière condition, et probablement la plus importante. Trouver l'argent nécessaire.

Nous espérons que notre projet trouve quelques échos. Nous y reviendrons dans un prochain article.

NGUYEN NHUOC PHAP

BÁO "L'ANNAM NOUVEAU"

Số 487 9-9-1935

## CÁC VAI

Cụ Bà,	60 tuổi
Văn, con cụ Bà,	24 »
Hùng, con nhà Tham-Thư,	22 »
Phán Tự,	30 »
Bà Tham Thư,	55 »
Cô Liên, con cụ Bà	20 »
Cô Tâm, con cụ Bà	17 »
Quýt, nhà cụ Bà	
Xe, nhà Phán Tự	

## HỒI THỨ NHẤT BUỒNG TIẾP KHÁCH NHÀ CỤ BÀ

### LỚP I

Văn, Cô Liên

Cô Liên mới đi về

VĂN. — Nay Liên xem. Tâm nó ngồi khâu có một buổi sáng mà xong nửa lá mù soa.

CÔ LIÊN. — Tâm nó ngồi khâu từ lúc em đi đến giờ cơ à ?

VĂN. — Ờ, xong cả rồi.

CÔ LIÊN. — Càng hay, em đỡ phải khâu. Em ngồi khâu là buồn ngủ.

VĂN. — Ngoan nhỉ ?

CÔ LIÊN. — Em khâu cứ bị kim nó đâm vào tay luôn.

VĂN. — Thế thì càng tỉnh ngủ.

CÔ LIÊN. — Sáng hôm nay em đi được hết các hiệu ở Tràng-tiền.

VĂN. — Có thể thôi à?

CÔ LIÊN. — Vâng.

VĂN. — Mua được gì không?

CÔ LIÊN. — Em làm gì có tiền. Có một tấm hàng này may áo thì xinh quá, anh ạ. Xin tiền thầy, thầy không cho.

VĂN. — Thế đi mất công à?

CÔ LIÊN. — Em mua được gói kẹo.

VĂN. — Ở đâu? Kẹo gì?

CÔ LIÊN. — Dragées.

VĂN. — Kẹo ấy ăn hơi đau răng, nhưng cũng được.

CÔ LIÊN. — Em ăn hết rồi.

VĂN. — Thế thì nói chuyện làm gì!

CÔ LIÊN. — Tại anh hỏi.

VĂN. — À này, hôm nay anh Hùng lại vẽ nổi bức tranh em ngồi phải không?

CÔ LIÊN. — Vâng. Nhưng anh ấy vẽ em xấu như con ma lem. Em chẳng thích.

VĂN. — Sao mà có khó thế? Còn muốn xinh như thế nào? Anh Hùng vẽ ai cũng làm đẹp ra hơn ở ngoài nhiều. Xem như ảnh thặng xe.

CÔ LIÊN. — Thặng xe mà ai còn vẽ xấu được hơn ở ngoài thì giỏi hơn cả giới.

VĂN. — Giỏi hơn cả cha mẹ nó thì dùng hơn.

CÔ LIÊN. — Gớm chết! Anh học thuộc cũng có khác lắm.

VĂN. — Nhưng nói cho thật. Số mình đen thế hào không biết, chỉ có bức tranh ông Hùng vẽ mới là xấu quá. Má lóp, mắt thì long lên sòng sọc. Giá đem bức tranh ấy đi hỏi vợ thì chả ai lấy.

CÔ LIÊN. — Thế nào? Em cho bức tranh anh Hùng vẽ anh là giống nhất, như hệt ở ngoài.

VĂN. — Thôi thôi cũng chịu thôi.

CÔ LIÊN. — Anh chỉ biết nói người. Nhưng này anh, làm sao anh Hùng lại soay ra học vẽ? Lại quá nhỉ?

VĂN. — Là gì? Anh ấy có hoa tay. Vả bên này chỉ có trường Luật và trường Y học, hai thứ anh ấy sợ nhất đời.

CÔ LIÊN. — Sang Tây thì muốn học gì mà không được?

VĂN. — Sang Tây, nhưng tiền đâu?

CÔ LIÊN. — Anh Hùng bảo em có ông chú muốn cấp tiền cho sang Tây ăn học cơ mà.

VĂN. — Thế à? Làm sao anh ấy không nói gì với anh cả?

CÔ LIÊN. — Ai biết. Anh ấy định sang Tây học vẽ. Học cái gì chứ học vẽ thì em không thích. Kiếp nào cho giàu?

VĂN. — Cứ nghĩ đến tiền như thế nữa thì chết.

CÔ LIÊN. — Anh phải biết bà Tham Thu từ khi ông Tham mất đi mỗi ngày một nghèo.

VĂN. — Anh biết rồi. Bà ấy còn nợ thầy nhà mấy trăm cơ mà. Thầy cứ bảo anh đòi. Phiền quá!

CÔ LIÊN. — Như thế thì anh Hùng còn học vẽ làm gì?

VĂN. — Em tưởng học vẽ không giấu được à?

CÔ LIÊN. — Em bảo anh Hùng chỉ học cái gì về sau làm việc nhà nước được là hơn cả. Cứ như ông Phán Tự thế mà hay.

VĂN. — Thế nào, ông vua bịp ấy à? Em cho được như thế là sướng?

CÔ LIÊN. — Ông ta có nhà cao, cửa rộng, lại ô-tô, ô-tung, còn gì nữa?

VĂN. — Chỉ bịp! Nợ dĩa sách rộng! Riêng một thầy nhà anh ta đã nợ ba nghìn rồi. Mà không hiểu làm sao thầy lại tra cái anh chàng ấy? Thầy yêu hẳn gần bằng thầy yêu nàng hầu chứ không chơi.

CÔ LIÊN. — Con người buồn cười, dễ thương, chả việc gì mà ghét.

VĂN. — Một cái Huh hay bịp là đủ khó thương rồi.

CÔ LIÊN. — Bịp thì quá, lúc thì phải hơn. Mà ở đời này em cho là phải lờ, thiên-hạ mới sợ.

## LỚP II

### Cô Liên, Văn, Cô Tâm

Cô Tâm ở trong nhà ra.

CÔ TÂM. — Chị về rồi à? Về lúc nào không biết.

CÔ LIÊN. — Vừa mới về xong.

CÔ TÂM. — Thầy nuông nấng hầu quá, em không chịu được.

CÔ LIÊN. — Thì có ai vui vì thầy nuông nấng hầu bao giờ. Nhưng làm thế nào?

CÔ TÂM. — Anh chị thử nói với thầy xem.

CÔ LIÊN. — Nói để thầy lại chửi ầm nhá lên như hôm nọ.

CÔ TÂM. — Chị Huh, hôm qua thầy mang nàng hầu lên ngồi sắp gụ rồi gọi hai quả đào cho ăn.

CÔ LIÊN. — Em có gan trách thầy thì trách.

CÔ TÂM. — Em chỉ buồn vì sắp gụ là chỗ mẹ xưa kia ngồi làm trầu. Bây giờ mẹ không còn nữa.

VĂN. — Thì em nghĩ lại làm gì cho buồn?

CÔ TÂM. — Xưa kia, chiều nào mẹ cũng ngồi sắp hầu em đọc tiểu-thuyết. Em đọc đi đọc lại chỗ Ghê-ô-đan cũng Hò, vì mẹ tra đoạn ấy. Lần đầu mẹ nghe khỏe mãi. Anh Văn, anh còn nhớ chiều hôm ấy không? Anh đưa cho mẹ cái khăn lau mặt, mẹ bảo không cần vì mẹ lau bằng vạt áo cũng được. Thấy một người khác ngồi chỗ mẹ thì hỏi làm sao mà không buồn?

CÔ LIÊN. — Mẹ mất rồi, thầy có quyền muốn làm gì thầy làm. Nói thầy không bằng lòng thì chỉ được nghe mắng thêm bực mình.

VĂN. — Chị Liên nói phải lắm. Cứ yên đi là hơn, Tâm ạ.

CÔ TÂM. — Thế nào em cũng phải thưa với thầy về chuyện ấy.

CÔ LIÊN. — Thầy về rồi đây kia kia!

## LỚP III

## Thêm cụ Bá

VĂN. — Thầy đã về ǎ.

CỤ BÀ. — Ừ.

CÔ TÂM. — Thưa thầy, con có điều này muốn thưa thầy.

CỤ BÀ. — ǎ? Cái gì thế? (Nói với cậu Văn.) ǎ này Văn, mày phải nói với thằng Hùng rằng liệu bảo bà Tham Thu soay số thế nào giả tao món tiền ấy đi chứ. Me con nó thấy tao nghĩ như thân còn nể cứ ý ra thôi. (Hỏi cô Tâm.) Chuyện gì thế, con?

CÔ TÂM. má đố bưng. — Thưa thầy, con xin thầy thư thả cho bà Tham II bữa. Bà ốm đau quanh năm lại phải làm lụng nuôi anh Hùng ǎn học, thầy bảo làm gì có tiền má giả nợ. Thầy nên nghĩ như me ngày xưa chơi thân với bà ấy như chị em nhà mà cứu giúp cho.

CỤ BÀ. — Tao vẫn biết thế. Nhưng cái thằng Hùng ấy đồ rồi còn đi học vẽ làm cái gì? Sao không đi làm nuôi mẹ?

CÔ TÂM. — Thưa thầy, anh ấy vừa học vẽ vừa đi dạy học.

CỤ BÀ. — Tao nói đi làm là đi làm việc nhà-nước, chứ đi dạy học tư thì chắc gì.

CÔ TÂM. — Thưa thầy, con nghĩ làm việc ngoài tự-do quý bao nhiêu. Vả anh ấy dạy học là dạy tam, sau này học vẽ thành tài còn sợ gì nữa?

CỤ BÀ. — Hừm, làm việc nhà-nước bao giờ cũng hơn. ǎy, xem như ông Pháo Tự. Sang-trọng bao nhiêu? Trên thì quan yêu, dưới thì dân kính, lại cửa rộng, nhà cao. Ông ta thì làm bằng 15, 16 con ngựa.

CÔ TÂM. — Thưa thầy, ông Pháo Tự giàu sang thế nợ thầy hơn ba nghìn mà thầy còn cho khất, buống hồ bà Tham là chỗ thân tình lại nợ có hai trăm thôi.

CỤ BÀ. — Hai trăm hai mươi nhăm đồng năm hào.

CÔ TÂM. — Vâng. Nhưng số tiền ấy đối với ba nghìn thì không thấm vào đâu.

CỤ BÀ. — Con phải biết ông Pháo Tự là người sang trọng.

CÔ TÂM. — Con vẫn biết thế. Nhưng hai trăm có là bao?

CỤ BÀ. — Mày chưa làm ra tiền cũng có khác lắm. Tao mất bao nhiêu mồ-hôi nước mắt mới được như bây giờ, mày cho một vài trăm không đáng kể vào đâu ǎ?

CÔ TÂM. — Không ǎ. Con định nói dối với bà Tham thì hai trăm không là bao nhiêu, vì bà Tham là chỗ thân-tình.

CỤ BÀ. — Thân tình với chả thân tình ǎ này, trong bếp có nước sôi pha trà không nhĩ?

CÔ TÂM. — Thưa thầy, để con vào xem.

CỤ BÀ. — Thôi thôi, tao vào cũng được.



LỚP IV  
Thiếu cụ Bá

VĂN. — Thầy kiểm có để vào hộp với nung hầu chứ có gì đâu. Nhưng thế là thầy bằng lòng không giúp nợ bà Tham.

CÔ LIÊN. — Cũng may mà Tâm nó không nói động tới nung hầu của thầy. Lúc đầu mình đã tưởng sắp ầm nhà, ầm cửa.

VĂN. — Thôi, càng hay. Nói chuyện nung hầu với thầy chả ích gì, nói giúp bà Tham còn hơn.

CÔ LIÊN. — Ừ, đỡ phải nghe thầy chửi.

VĂN. — À này Tâm, anh có ba chai thuốc bỏ để đây kia, lúc nào em mang sang cho bà Tham nhé.

CÔ TÂM. — Anh Hùng đến bây giờ dấy mà anh?

VĂN. — Ông ấy cả đời quên, mà anh cũng hay quên nói. Giئن em còn chắc hơn.

CÔ TÂM. — Hình như có người gọi chuông, anh ạ.

VĂN. — Hẳn là anh Hùng.

CÔ TÂM. — Anh Hùng không bao giờ bấm chuông.

CÔ LIÊN. — Em biết ai rồi. Lối bấm chuông này là lối ông Phán Tự.

VĂN. — Ông vua bí! Thật à?

CÔ LIÊN. — Em chắc thế.

CÔ TÂM. — Bây giờ mười giờ hơn rồi còn gì nữa? Em vào làm bánh quế, là vừa. (Ra.)

CÔ LIÊN. — Quýt ơi! Sao mãi không ra xem ai gọi cửa thế?

Cô Liên vira nói vira mở ut tay lấy hộp phấn đánh lại.

## LỚP V

## Văn, Cô Liên, Phán Tự

PHÁN TỰ. — Cụ bà tôi có nhà không ạ?

CÔ LIÊN. — Thưa ông, thầy em có nhà. Mời ông ngồi chơi — Quýt ơi! Vào mời cụ ra có ông Phán. Xong đun nước nhé.

PHÁN TỰ. — Thôi cảm ơn cô. Tôi vừa mới uống rượu bia ở Taverne Royale.

CÔ LIÊN. — Thưa ông, trẻ Long-Đinh ngon lắm, lại ướp thủy-tiên.

PHÁN TỰ. — Tôi uống nước gì rẻ tiền là không thấy ngon thành ra tôi không ưa trẻ lắm.

CÔ LIÊN. — Dạ.

PHÁN TỰ. — Cũng như là ngời 6-16 dưới 10 mã-lực là tôi thấy rẻ dần.

CÔ LIÊN. — Vâng. Di 6-16 nhỏ hay bị say sóng.

PHÁN TỰ. — Hôm nào xin mời cụ, cậu Văn và hai cô đi thử chiếc Delage.

VĂN. — Cảm ơn ông. Ô-tô ông bé quá, tôi phải đi xe to hơn mới khỏi bị say sóng.

PHÁN TỰ, kiêu-ngạo. — Xe tôi những 16 mã lực!

VĂN. — Tôi chỉ đi được autobus, hay xe camion.

PHÂN TỰ. *nghiêm-trang như thường.* — Bây giờ có *autocar* lịch-sự hơn.

CÔ LIÊN. *dựa gói thuốc lá.* — Mời ông soi thuốc.

PHÂN TỰ. — Cảm ơn cô.

CÔ LIÊN. — Anh Văn, anh có riêm không?

VĂN. *dựa bát lửa.* — Ông lấy bát lửa?

PHÂN TỰ. — Cảm ơn cậu, tôi có riêm đây rồi thì phải. (*Móc túi tìm riêm châm thuốc.*) Ở bên Tây người lịch-sự ai cũng dùng riêm chứ không dùng bát lửa, vì đã là người lịch-sự phải hay dững trí, dùng bát lửa đánh mất ngay.

VĂN. — Hừm!

PHÂN TỰ. — Trước tôi cũng có mua một cái bát lửa mạ bạc, nhưng rồi tôi cho sếp phơ để khi nào nó đổ ết-săng vào ô-tô còn thừa thì đổ vào bát lửa mà dùng.

CÔ LIÊN. — Dạ.

VĂN. *một mlh.* — Chánh híp!

PHÂN TỰ. — Cậu không hút thuốc lá? (*Móc túi lấy hộp thuốc của mlh.*) Thuốc này *goût américain*; mời cậu soi.

VĂN. — Cảm ơn ông. Thuốc lá rẻ tiền tôi không hút, tôi chỉ hút si-gà.

CÔ LIÊN. — Thấy mãi chưa ra nhỉ?

PHÂN TỰ. — Không sao ạ. Cô đừng giục cụ. Tôi không vội đâu mà.

CÔ LIÊN. — Thưa ông, số hôm nay được nghỉ? À quên, hôm nay chủ-nhật nhỉ?

PHÂN TỰ. — Vâng. Mà không phải chủ-nhật cũng không hề gì. Quan trên yêu tôi lắm, tôi đến trưa thế nào mà không được? Chỉ phiền là thiếu tôi thì công việc đình cả lại, chả ai làm nổi. Có tôi lắm cũng đầy. Nhiều lúc tôi chỉ mơ ước được như người thường mà không xong.

VĂN. — Vâng. Tình ông vẫn nhưn.

CÔ LIÊN. — Thưa ông, công việc chắc là nhiều lắm nhỉ?

PHÂN TỰ. — Chả mấy. Mỗi sáng trên bàn tôi chỉ có một tờ giấy cao bằng tờng này, cao hơn đầu một chút. Thường thường tôi cứ làm đến lúc tờng giấy xuống đến ngang mũi thì tôi nghỉ, để chiều làm nốt.

VĂN. — Úp! Thật là việc nhiều gấp quá mũi!

PHÂN TỰ. — Nhiều thật. Người thường làm thì không ốm cũng đâm lao. Quan trên phúc lộc và yêu tôi lắm.

CÔ LIÊN. — Thưa ông, thế thì ông nên giải trí luôn cho khỏi mệt.

PHÂN TỰ. — Vâng. Mà cách giải-trí thanh-cao nhất của tôi là được hầu tuyền cụ nhà tá và cô. Thưa cô, nhưng lời vàng... À quên, cả cậu Văn nữa.

VĂN. — Hân-hạnh quá!

PHÂN TỰ. — Thưa cô, những lời vàng ngọc...

CÔ LIÊN. — Ông đây thế!

PHÂN TỰ. *hùng hèn.* — Xin cô tha lỗi. Ai cũng biết tiếng tôi không nói ngoa bao giờ...

VĂN. Tôi biết lắm.

PHÁN TỰ. - Tôi phải nhận rằng con gái an-nam chỉ có cô là người tài ăn nói.

CÔ LIÊN. Ông khen quá!

PHÁN TỰ. Không gì đáng trọng, đáng quí bằng một người con gái vừa lịch-sự lại vừa ăn nói dâm-dã, có duyên. Người ấy là một người hoàn-toàn, hoàn-toàn!

VĂN. - Nhất là người ấy lại có tiền.

CÔ LIÊN. Ô này! Thầy em ra đây kia! Thưa thầy, có ông Phán lại chơi. Thế nào Quýt, nước sôi chưa?

QUÝT, ở nhà trong. - Thưa cô, sôi rồi ạ.

CÔ LIÊN. Thưa ông, thế nào cũng xin ông nếm ấm trà Long-tinh này.

PHÁN TỰ, nịnh. - Cô pha thì tôi rất vui lòng uống, vì chắc là ngon bằng rượu bia.

VĂN, một mình. - Thôi chào sir, tôi trốn. Thật là anh chánh bịp! (Ra.)

### LỚP VI

#### Cô Liên, Phán Tự, Cụ Bá

PHÁN TỰ, đứng giầy vắn-vã. - Lấy cụ ạ.

CỤ BÁ. - Không dám, lấy ông. Mời ông ngồi. Tôi của mới đi về phải rửa qua cái mặt.

PHÁN TỰ. Dạ. Thưa cụ, cụ vẫn mạnh khỏe?

CỤ BÁ. - Vàng, cảm ơn ông. Nay Liên, con pha nước.

CÔ LIÊN. - Vàng ạ, con đang pha.

CỤ BÁ. - Lấy trà Long-tinh ướp thủy-tiên ấy.

CÔ LIÊN. - Vàng.

PHÁN TỰ, đứng háng lấy giọng. - Con hôm nay đến chào cụ vì sắp phải dời đi nơi khác.

CỤ BÁ. - Ủa!

CÔ LIÊN, rất mừng, ngừng tay pha nước.

PHÁN TỰ. - Con sắp phải dời đi Quảng-châu-văn.

CỤ BÁ. - Quảng-châu-văn!

PHÁN TỰ. - Vàng (bi ai). Con sắp mang thân đi nơi đất khách quê người.

CỤ BÁ, một mình. - Chết chưa! Thế còn cái nợ ba nghìn? (To.) Nhưng bao giờ ông đi?

PHÁN TỰ. - Có lẽ tháng này...

CỤ BÁ. - Ủa!

PHÁN TỰ. ... Sáu năm.

CỤ BÁ. - Ồ! Tháng này sáu năm thì còn lâu!

PHÁN TỰ, kiêu. - Vàng. Mà có lẽ vậy thôi, không biết chừng con ở lại Hà-nội, vì tôi con xin được. Quan trên yêu con lắm.

CỤ BÁ. - À! Thế thì cần gì!

CÔ LIÊN, mừng rơn đánh đồ và chén nước.

PHÁN TỰ. - Đi Quảng-châu-văn thì lương con đó năm bảy trăm.

CỤ BÁ. - Năm bảy trăm!

PHÂN TỰ. — Con kể cả tiền bổng-ngoại.

CỰ BÀ. — À! Nghĩ là ông kể cả tiền ăn của dút. Chết nhầm, tôi định nói tiền...

PHÂN TỰ. — Vâng, tiền bổng-ngoại.

CỰ BÀ. — Năm bảy trăm l Bổng lương quan Toàn-quyền chứ không chơi!

PHÂN TỰ. — Thừa cu, chả kém mấy. Nhưng con không muốn đi.

CỰ BÀ. — Sao ông đại thế? Năm bảy trăm bạc!

PHÂN TỰ. — Tiền dổi với con như cỏ rác, con không coi ra gì. Con muốn ở Hà-nội hơn...

CỰ BÀ. — Ông đại quá!

PHÂN TỰ. — ... Vì con có nhiều nơi quen thuộc không thể nào con đành lòng bỏ được.

CỰ BÀ. — À!

PHÂN TỰ. — Như cụ đây.

CỰ BÀ. — À!

PHÂN TỰ. — Con muốn được luôn luôn gần cụ để nghe lời chỉ giáo.

CỰ BÀ. — Ông dạy quá!

PHÂN TỰ. — Từ khi thấy mẹ con mất đi, con thương tiếc thấy mẹ con vô cùng, vì con nhiều tình cảm lắm. (*Sự sự khác.*)

CỰ BÀ, *dở*. — Thôi ông ưn đi. Nghĩ lại làm gì thêm buồn?

PHÂN TỰ. — Con quí cụ như thấy con. Thật thừa cu, con không nói ngoa, con coi cụ như thấy con

vậy. (*Lau nước mắt.*) Con mong được cụ coi cho như là con trong nhà. Con có lỗi gì xin cụ khuyên bảo.

CỰ BÀ, *lúng-lúng*. — Ông dạy thế.

PHÂN TỰ. — Cụ tình bày giờ con đi Quảng-châu-văn thì một mình vô vô ở nơi đất khách quê người, không có ai quen, lại không vợ, không con. Đời còn gì buồn hơn nữa!

CỰ BÀ. — Vâng, buồn thật.

PHÂN TỰ. — Con bày, giờ chỉ mong được một người bạn trăm năm, một người tư-tướng, nghĩa là, một người hoàn-toàn, đủ tài lẫn sắc. Nàng biết cầm bình hoa cho đẹp, nàng biết thổi thùa. (*Nhìn cô Liên một cách thắm-thị.*) Nhất là nàng lại biết pha nước trà tàu cho khéo.

CỰ BÀ. — Vâng. Quảng châu-văn ở bên Tàu thì hẳn có nhiều trẻ.

CÔ LIÊN, *lúng cụng đánh rơi cái nắp ấm.*

PHÂN TỰ. — Nàng lại là một người hoạt-bát, có thể giao-thiệp, ra đời được. Thừa cu, ai mà có vợ xinh và dễ thương thì được quan trên yêu lắm.

CỰ BÀ. — Vâng.

PHÂN TỰ. — Tình con kén vợ thật là khó.

CỰ BÀ. — Khó thật.

PHÂN TỰ, *bi-một*. — Cụ tình, ấy thế mà thành ra không khó!

CỰ BÀ. — À?

PHÂN TỰ. *nư người ngấm-nghĩ một câu triết-lý xâu-xâu* — Vàng, thật là khó mà thành ra không khó.

CỰ BÀ. — Thần thần-nhĩ?

PHÂN TỰ. — Vì số con lấy được vợ hiền.

CỰ BÀ. — Ặ!

PHÂN TỰ. — Con vừa mới xem quẻ bói ngày hôm qua.

CỰ BÀ. — Ra thế đấy.

PHÂN TỰ. — Con sẽ lấy được người như con mẹ ước.

CỰ BÀ. — Tốt lắm.

PHÂN TỰ. — Thấy bói bảo rồi sẽ có người danh-giá — danh-giá nghĩa là có chức tước như cửu-phẩm, bá-hộ — thấy bói bảo rồi sẽ có người danh-giá gọi gữ con gái cho.

CỰ BÀ. — Thế thì còn gì bằng! Vả người đẹp trai, sang trọng như ông thì ai chả muốn mời làm rể.

PHÂN TỰ. *nhũn nhũn*. — Dạ. (Nói liếp.) Người con gái đó sẽ như hệ người con mẹ ước: đẹp lộng lẫy, rất lịch-sự, nói-năng hoạt-bát, lại khéo pha trò.

CỰ BÀ. — Thấy bói nói rõ cả khéo pha trò?

PHÂN TỰ. — Vàng, nghĩa là ... vàng.

CỰ BÀ. — Ông thấy giỏi nhĩ?

PHÂN TỰ. — Vàng, giỏi lắm ạ. Thấy lại cá-quyết với con rằng ngày vui sắp tới.

CỰ BÀ. — Vàng.

PHÂN TỰ. — Thấy bảo chỉ nội tháng này thôi.

CỰ BÀ. — Thế thì nhanh quá!

PHÂN TỰ. — Thấy bói giỏi lắm. Con chắc là không nhầm được.

CỰ BÀ. — Cái gì hay! Hà hà hà.

PHÂN TỰ. — Dạ.

CỰ BÀ. — Phải không ông nhĩ?

PHÂN TỰ. *bẽn' lẽn' như cỏ dàu*. — Dạ.

CỰ BÀ. — Nhưng mà này, ông xem thấy bói nào ấy nhĩ? Ông cho tôi biết, tôi cũng muốn xem một quẻ.

PHÂN TỰ. *lống cuống*. — Dạ. Ở ở ở, thấy bói ở đâu nhĩ? Ặ phải, đi qua nhà, con gọi vào.

CỰ BÀ. — Không tìm được thì thất lễ.

PHÂN TỰ. *ngĩ ra mưu-kế*. — Thấy bói đi qua nhà con luôn, cụ ạ. Hay đề hôm nào gặp con xin đưa lại đây?

CỰ BÀ. — Thế thì phiền ông quá.

PHÂN TỰ. — Thưa cụ, Không. Phiền gì! Vả con có ô-tô cơ mà. Tiện lắm.

CỰ BÀ. — Vàng. Thế thì cảm ơn ông.

PHÂN TỰ. — Ông với tôi gì ạ. Cụ cứ coi con như là con trong nhà. Ô-tô của con là ô-tô của cụ.

CỰ BÀ. — Ông dạy thế.

PHÂN TỰ. — Hôm nào mời cụ, hai cô và cậu Văn đi như chiếc *Delage*.

CỰ BÀ. — Xe của ông gọi là xe Dờ là?

PHÂN TỰ. — Vàng. Xe Delage, 16 mã-lực.

CỰ BÀ. — Tây nó giỏi thật. Dùng 16 con ngựa mà lái thành cái ô-tô.

## LỚP VII

## Thêm Hùng, và một lát Văn

HÙNG. *dẫn cửa vào tự-nhiên, tay ôm cái giá vẽ.* — Lấy cụ ạ, chào ông. Liên! anh Văn đâu?

CÔ LIÊN. *không vui chút nào.* — Ở nhà trong.

HÙNG. — Thôi ngồi cho tôi vẽ nốt đi. Cái ghế dễ thế này. Lọ hoa mang đi đâu rồi? À đây! (*Nói với Phan Tự.*) Xin lỗi ông một chút nhé. Tôi phải vẽ cho xong, hôm nay đang có hứng. Kia Liên! sao chậm thế?

CÔ LIÊN. — Em còn pha nước chứ.

HÙNG. — Ở! thế mà việc gì phải gắt? Thôi để tiếng Quýt nó pha cho. Hôm nay không hiểu làm sao tôi thấy phấn chấn, chắc vẽ thì tuyệt! Trông Liên xinh tề, Liên ạ. A kia, Văn!

VĂN. *ở nhà trong ra.* — Sao bây giờ mới đến?

HÙNG. — Bây giờ mới đi được. À này Văn, mẹ tôi lại niết, lúc nào sang xem hộ nhé.

VĂN. — Thất à?

HÙNG. — Ừ. Thế nào, Liên? Lướt tay mãi? Để cho thàng Quýt nó pha cho!

CÔ LIÊN. — Xong rồi đây mà. (*Bưng nước lại mời Phan Tự.*) Mời ông soi nước.

PHÂN TỰ. — Cảm ơn cô.

HÙNG. — Mau lên! Xinh lắm rồi! Sửa soạn mãi.

PHÂN TỰ, *dùng giấy.* — Thôi xin phép cụ bữa khác con đến, bây giờ con có chút việc không ở lâu được.

CỰ BÀ. — Kia, ông hãy ngồi chơi.

HÙNG. — Vàng, ông cứ ngồi. Ông coi như chỗ quen dùng ngai. Tôi vẽ ở góc này cơ mà.

PHÂN TỰ. — Không, tôi có ngại gì đâu. Quả thật tôi có chút việc cần phải đi ngay.

HÙNG. — Thôi thế chào ông.

CỰ BÀ. — Thì ông hãy soi nước đã.

PHÂN TỰ, *nhấp một chút.* — Con uống rượu bia rồi mà. Lấy cụ, chào cô. (*Bắt tay Hùng và Văn.*)

HÙNG. — Hôm nào tôi xin vẽ hẳn ông một bức tranh (*Phan Tự ra khỏi.*)... đứng trước cái ô-tô.

VĂN. — Tôi sẽ khắc ở cái khung năm chữ mạ vàng: « B. p. đệ-nhất Hoàng-dế. »

## LỚP VIII

## Cụ Bà, Cô Liên, Văn, Hùng

HÙNG. — Chẳng biết việc gì mà đi vội thế?

CÔ LIÊN, *đang.edu.* — Tức vì anh sáng quá chứ làm sao?

HÙNG, *trời lờn.* — Thật à?

VĂN. — Chẳng có lẽ!

HÙNG, ngắm cỗ Liên đề vẽ. — Nhưng mà này, sao mặt Liên cứ sa sầm như thế? Hôm đầu thì Liên vui, hôm thứ nhì mơ mộng, hôm nay lại cau có, đến Tây cũng không vẽ được!

CÔ LIÊN, đang ngồi ở ghế đung giầy. — Thì đề hôm khác vậy.

HÙNG. — Liên giận tôi chắc! Trẻ con thế? Thời ngồi xuống đi nào. Giận cái gì?

CÔ LIÊN. — Chẳng giận gì cả.

HÙNG. — Ờ! Thế thì ngồi xuống.

CÔ LIÊN. — Em đã bảo đề hôm khác mà.

VĂN. — Sao hôm nay em lạ thế, Liên?

HÙNG. — Hay Liên tức vì tôi làm Phán Tự phải đi?

CÔ LIÊN, tay mân mé chén nước trà của Phán Tự uống dở không giả lời.

HÙNG. — Được rồi, thì đề hôm khác vậy.

CÔ LIÊN. — Em có thiết được ai vẽ đâu!

HÙNG. — Liên! (Một lát.) Không, không bao giờ tôi dám ngờ Liên như thế. Có lẽ nào! Thật Liên giận vì tôi làm Phán Tự đi? Liên không giả lời? Liên không giả lời? (Sẽ lau bức ảnh.)

VĂN. — Hùng!

## LỚP IX

### Thêm Cô Tâm

CÔ TÂM, bưng đĩa bánh ra, không biết gì. — Anh Hùng ơi, bánh này em để phần anh.

Cô Tâm ngờ ngợ như những mảnh giấy vụn và mọi người.

CÔ TÂM. — Anh Hùng!

Trong khi ấy Hùng rập cửa đi ra.

MÀN TỰ TỰ HẠ

HỒI THỨ HAI  
NHÀ BÀ THAM THU

LỚP I  
Bà Tham, Hùng

BÀ THAM. — Có lẽ con nhầm chữ hao giờ Liên lại thế?

HÙNG. — Con nhầm làm sao được!

BÀ THAM. — Chả lẽ vì một chuyện con con mà giận nhau ư?

HÙNG. — Khổ lắm! Mẹ không hiểu!

BÀ THAM. — Ngày xưa bà Bá đã hẹn gả Liên cho con. Con và Liên bao giờ cũng yêu nhau, lẽ nào Liên đổi bụng? Con nhầm đấy, con ạ.

HÙNG. — Một lần, hai lần bảo con nhầm. Con thấy hàng trăm điều chứng thực rằng Liên vì Phán Tự mà lạnh lùng với con. Đầu tiên con không để ý, vì con không ngờ. Bây giờ sự rõ rệt quá rồi, con không tin thì con chỉ là một thằng xuẩn.

BÀ THAM. — Con nhầm thật đấy.

HÙNG. — Khổ lắm! Nói chuyện với mẹ thì có lúc phát điên, phát cuồng lên. Xiu mẹ để con nói hết cả xem mẹ còn bảo con nhầm nữa hay không.

BÀ THAM. — Mẹ thì chắc là con nhầm.

HÙNG. — Lần đầu tiên Phán Tự đến cụ Bá là để vay tiền. Hôm ấy con đang ngồi chơi với Văn, Liên và Tâm làm bánh ở buồng bên cạnh. Làm bánh, nói thật ra thì chỉ có một mình Tâm làm mà thôi, còn Liên đứng ngắm. Phán Tự vừa nói chuyện với cụ Bá vừa nhìn vào nhà trong. Con để ý bấm anh Văn; anh ta lại pha trò bảo không biết chừng lão này thêm bánh. Con cười không để ý đến nữa. Con nhớ rồi Liên bưng bánh ra mời chúng con, mời cả Phán Tự. Phán Tự chưa ăn đã khen lấy khen để là cô làm khéo, làm ngon, có biết đâu là cô cụ làm chứ không phải cô chị. Phán Tự về, Liên cười nói, vui vẻ khác thường. Con biết Liên từ thừa bé mà chưa bao giờ con thấy Liên vui như hôm ấy. Mẹ bảo con không nghi làm sao được?

BÀ THAM. — Phán Tự đi rồi, Liên mới cười nói vui vẻ thì tức là Liên cười với con. Con nghi thế nào? Mẹ không hiểu.

HÙNG. — Nói chuyện với mẹ thế này thì chết mất thôi! Con giảng thế nào được?

BÀ THAM. — Mẹ hiểu chứ mẹ lại không hiểu.

HÙNG. — Đây, con kể chuyện khác rõ rệt hơn. Mẹ sẽ không còn nghi ngờ gì nữa.

BÀ THAM. — Chuyện gì?



HÙNG. — Chủ nhật trước, anh Văn có chụp cho Liên ba cái ảnh. Liên muốn chọn cái ảnh đẹp nhất bày vào giữa còn hai cái để hai bên treo trông.

BÀ THAM. — Thế làm sao?

HÙNG. — Liên hỏi ý con, con bảo cái ngồi dưới gốc cây đào xinh nhất. Liên treo cái ấy vào giữa.

BÀ THAM. — Ồ! Thế thì Liên nghe lời con lắm còn gì!

HÙNG. — Để con kể nốt. Hôm sau, Phan Tự đến bảo cái ảnh hai tay lì má xinh hơn vì trông thấy cả chiếc nhẫn kim-cương, thật ra bằng mặt đá. Liên nghe lời ngay, đổi cái ấy vào giữa. Mẹ bảo sự không rành rành ra đấy ư?

BÀ THAM. — Thì lỗi tại con.

HÙNG. — Lỗi tại con!

BÀ THAM. — Nếu con bảo cái ảnh hai tay lì má xinh hơn thì đâu ra chuyện?

HÙNG. — Nói chuyện với mẹ thế này thì chết mất thôi!

BÀ THAM. — Tính con bao giờ cũng nóng-nảy. Dừng giần Liên mà, con.

HÙNG. — Không, con đã quyết rồi. Bây giờ con khinh Liên vô cùng. Liên thấy nhà ta nghèo nên đổi bung đó thôi. Con quyết không bao giờ lại nhà cụ Bà nữa. Văn đến chơi với con thì đến.

BÀ THAM. — Còn Tâm nó ngoan-ngoãn, hiền-lành, con giần cả nó ư?

HÙNG. — Tâm, à, vâng! Nhưng Tâm chỉ là một cô bé con.

BÀ THAM. — Thế làm sao?

HÙNG *lúng-túng*. — Làm sao? Làm sao? Làm sao à?... Con giằng thế nào cho mẹ hiểu được? Tâm bé quá, thành ra con không coi như là... bạn con. Mà này, mẹ nói con mới nghĩ ra. Tâm thật là dễ thương, tử tế với con lắm.

BÀ THAM. — Mẹ yêu Tâm lắm, con à.

HÙNG. — Nhưng mà thôi, con đã chán cả rồi.

BÀ THAM. — À, cậu Đốc định cho con sang Tây thật đấy mà Mẹ chỉ có mình con, nhưng mẹ cũng muốn con đi chò trở nên người.

## LỚP II

Bà, Tham, Hùng, Văn

BÀ THAM. — Kia cậu Văn!

VĂN. — Thưa bà, bà đỡ chưa?

BÀ THAM. — Cảm ơn cậu, đỡ rồi.

VĂN. — Con cho thuốc thế mà giỏi.

BÀ THAM. — Nhưng thỉnh-thoảng còn hơi rức đầu, chóng mặt.

VĂN. — Ồ!

BÀ THAM. — Đau một bên mình.

VĂN. — Bà vẫn còn đau?

BÀ THAM. — Vâng. Có lúc người lại nóng lên rùng rợn.

VĂN. — Bà chưa khỏi.

BÀ THAM. - Chưa.

VĂN. - Thế thì bà bảo đỡ rồi làm con mừng hõ. À này, con có ba chai thuốc bỏ lại quên không mang sang. Nhưng chắc em Tâm con nó mang sang bây giờ đây.

BÀ THAM. - Tôi phiền câu quá.

VĂN. - Phiền gì ạ! Thừa bệ bà yêu con lắm. Con như bà dắt con ra chợ mua quà luôn.

BÀ THAM. - À này! Người ta mới cho tôi một cân lè, để tôi mang câu soi. (Lấy lè.)

VĂN. - Bà làm thế thành ra con nhắc lại chuyện xưa để với bà cho ần.

BÀ THAM. - Không. Tôi vẫn định để phôi câu.

VĂN. - Thế thì con vui lòng ần ngay.

BÀ THAM. - Câu ần phở tôi cho nó đi mua?

VĂN. - Không ạ.

BÀ THAM. - ần với Hùng cho vui.

VĂN. - Con yếm mới uống thuốc phải kiêng phở.

BÀ THAM. - Thuốc gì mà lạ thế? Thôi, uống thuốc phải kiêng phở thì tôi không ép. Tôi hiểu uống thuốc là phải thế nào rồi. (Ra.)

### LỚP III

Hùng, Văn

VĂN. - Anh giận lắm phải không?

HÙNG. - Không giú lời.

VĂN. - Không hiểu em Liên nó ra thế nào?

HÙNG. - Anh không hiểu? Tôi thì tôi hiểu quá. Hai người lằng yếm một hồi lâu.

VĂN. - Liên nó còn trẻ con nông nổi, anh đừng nên giận.

HÙNG. - Anh tưởng Liên còn là trẻ con?

VĂN. - Dân bà, con gái tức là trẻ con.

HÙNG. - Sự lạ ấy anh không nói thì tôi không biết.

VĂN. - Ấy là tôi nói về đảng tinh-thần.

HÙNG. - Cố nhiên. Nhưng xưa nay tôi vẫn tưởng dân bà, con gái sớm biết nghĩ hơn dân ông.

VĂN. - Anh nhầm. Ta vẫn thường nói « dân bà con trẻ », Dân bà con trẻ bao giờ cũng đi với nhau. Dân bà là con trẻ.

HÙNG. - Nói như anh thì bảo con trẻ là dân bà cũng được. Không. Liên không phải là trẻ con, và nói cho cùng, một đứa trẻ có lương tâm, biết nghĩ cũng không bao giờ như Liên. Liên là một người xấu bụng chứ không phải là một người nông nổi. Tôi với Liên từ đây là hết, hết! Tôi xin anh về nói với Liên như vậy.

VĂN. - Anh nghĩ lại, đừng nên nóng nảy như thế. Anh nên nhớ rằng anh và chúng tôi chơi thân với nhau từ nhỏ, có lẽ nào vì một chuyện con con mà sinh giận nhau?

HÙNG. - Chuyện con con nhưng mà ngu nhiều ý nghĩa lắm, anh ạ.

VĂN. - Ý nghĩa gì cơ chứ?

HÙNG. — Ý nghĩa gì à? Nghĩa thứ nhất là nhà tôi bây giờ suy kém, mẹ tôi nghèo!

VĂN. — Hùng!

HÙNG. — Nghĩa thứ hai là tôi còn đi học chưa có công việc làm ăn như Phán Tự. Chẳng cần phải nói anh cũng biết rằng Liên vì Phán Tự mà dờ mắt cùng tôi. Anh đừng cãi hộ, vô ích! Phán Tự ngày nào cũng hai ba buổi đến nhà anh. Ngày tối hôm qua, Phán Tự lại đến. Có thật không?

VĂN. — Anh biết à? ~

HÙNG. — Tôi hỏi anh: Nếu Phán Tự không có ý gì, sao lại thế?

VĂN. — Tối hôm qua, Phán Tự tìm đâu được một anh thầy bói mang đến.

HÙNG. — Thầy bói để làm gì?

VĂN. — Hình như hẳn cho tiền thầy bói... Nhiều cái buồn cười lắm. (Một lát.) Xem cho thầy tôi, thầy bói kể chuyện nhà đúng vạch vạch: Thầy tôi góa vợ, lấy nàng hầu; có một con trai, hai con gái. Rồi lại bảo nói tháng này có người hỏi cô gái nhỏ, người hỏi là một nơi danh-giá, chức trọng, quyền cao. Tôi nói nguyên-văn không giả thì làm lỡ cơ hội tốt. Phán Tự định bịp thầy tôi như bịp trẻ con! Đặt trò ra thế thì ai mà mắc bẫy?

HÙNG. — Tôi hỏi xin anh nói thẳng, đừng ngại gì. Nếu Phán Tự xin cưới Liên thì anh nghĩ thế nào?

VĂN. — Tôi sẽ cố tìm cách làm cho thầy tôi không bằng lòng. Tôi sẽ cố khuyên Liên nghĩ lại.

HÙNG, *hùng hờn*. — Cảm ơn anh, nhưng xin anh đừng làm thế. Nếu Liên bằng lòng lấy Phán Tự, anh cứ để cho Liên lấy. Tôi không ép ai yêu tôi cả mà! Vả lại bây giờ dù Liên có hỏi cũng không bao giờ tôi yêu được Liên như trước, chứ không phải nói đến qui trọng. Cứ mỗi lúc tôi nhớ lại về mặt, câu nói của Liên ngày hôm qua thì tôi tưởng không bao giờ tôi còn muốn trông thấy Liên nữa. Anh đừng ép Liên! Mà nghĩ cho cùng, con người tình nết như Liên thì lấy Phán Tự là xứng! Tôi với Liên không bao giờ hợp được tình nhau. Tôi yêu Liên chỉ là một cái ngồng cuồng tuổi trẻ.

VĂN. — Thì tôi vẫn cứ nghĩ như hết anh! Nhưng tôi nói còn sợ anh mất lòng. Cứ để mặc cho Liên lấy Phán Tự cũng chẳng sao, vì hẳn tuy hay giả dối dè dặt đời nhưng không xấu nết. Liên không phải là người dễ anh yêu.

HÙNG. — Thế ra lúc này anh nghĩ một đằng, anh nói một nẻo! Nếu Phán Tự hỏi Liên, anh để cho hai người lấy nhau?

VĂN. — Thì anh cũng nghĩ như thế!

HÙNG. — Tôi khác, anh khác!

VĂN. — Thế thì có giới thiệu!

HÙNG. — Anh không nghĩ gì đến bạn! Anh tưởng tôi thấy Liên lấy một người như Phán Tự mà vẫn đứng đưng được?

VĂN. — Tôi chịu anh. Anh soay như chong chóng.

HÙNG. — Anh nên nhớ, Liên là người tôi thương yêu từ nhỏ. Nhiều khi vì Liên mà tôi sốt sắng muốn

ganh đua với anh em. Từ bé đến giờ tôi gần như sống vì Liên vậy.

VĂN. -- Tại anh nhảm. Liên không xứng với anh. Tôi nói thế chắc anh lạ lắm nhỉ? Anh nói xấu em thì kỳ khôi thật. Nhưng đối với anh là chỗ bạn thân thì tôi không ngại gì. Tôi biết anh là người nhiều tình-cảm, mà Liên thì thiệt thục. Hai người khác hẳn tình nhau, khác xa như thế, thì hợp làm sao được? Người anh yêu phải là một người cũng nhiều tình-cảm như anh, một người con gái dịu-dàng, dễ thương. Tôi nói chả biết anh có hiểu hay không?

#### LỚP IV

#### Thêm Quýt

Quýt. -- Thưa cậu, cụ mời cậu về.

VĂN. -- Có gì thế?

Quýt. -- Con không được biết.

VĂN. -- Mà y không biết?

Quýt. -- Thưa cậu, có ông Phán Tự.

VĂN. -- Ông Phán Tự thì việc gì đến tao?

Quýt. -- Con không được biết.

VĂN. -- Ông Phán Tự thì chẳng việc gì đến tao hết. Có cụ và cô Liên ở nhà rồi.

Quýt. -- Thưa cậu, ông Phán đi với hai ông cụ già đến hỏi cô Liên.

VĂN. -- Thật à? (Văn và Hùng nhìn nhau.)

Quýt. -- Vâng.

VĂN. -- Hai ông cụ ấy là ai, mà y có biết không?

Quýt. -- Con không được biết.

VĂN. -- Chắc là ông chú, ông bác gì hử?

Quýt. -- Thưa cậu, vâng.

VĂN. -- Thế nào, mà y vừa mới bảo mà y không biết?

Quýt. -- Con hỏi bác Tài nhà ông Phán, bác ấy bảo đấy là hai ông chú.

VĂN. -- Đến đã lâu chưa?

Quýt. -- Con không được biết.

VĂN. -- Lại không biết!

Quýt. -- Thưa cậu, con không biết thật, vì con đi cạo đầu về đã thấy xe ô-tô Đờ-la đỗ cửa rồi.

VĂN. -- Mà y cạo đầu về từ bao giờ?

Quýt. -- Độ hơn nửa giờ.

VĂN. -- Thế thì lâu rồi còn gì!

Quýt. -- Vâng.

VĂN. -- Tao chưa thấy đĩa nào ngọc và ngu như mày!

Quýt. -- Vâng.

VĂN. -- Nhưng cụ gọi tao về để làm gì cơ chứ?

Quýt. -- Con không được biết. (Thấy Văn không nói gì.) Lần này thì con không biết thật.

VĂN. -- Thôi về trước đi.

Quýt. -- Cụ bảo cậu về ngay.

VĂN. -- Được rồi; được rồi.

Quýt ra.

LỚP V  
Hùng, Văn

VĂN. Thật là vừa lúc đang nói chuyện Phán Tư. Chắc thầy tôi gọi tôi về hỏi ý. Anh nghĩ thế nào?

HÙNG. *lạnh lùng.* -- Tùy anh.

VĂN. Tôi tin rằng anh giận Liên vì yêu thì ít mà vì kiêu thì nhiều. Thấy một người xưa nay vẫn là của mình yêu người khác thì ai mà không giận? Cái tức giận đó rất phải. Nhưng nghĩ cho cùng, Liên đó mặt với anh không phải là, tôi xin gọi tạm là cái nhục, cho anh. Anh là người đa cảm, Liên là người lạnh lùng, không yêu tình cảm, hay có yêu thì chỉ yêu tình cảm trong tiền thuyết, hợp sao được tình anh? Anh nên nghĩ như thế mà tha lỗi cho Liên. Ở đời này làm gì có ai hoàn toàn? Ta phải biết tha thứ cho người hơn là tha thứ cho mình mới là cao thượng. Và anh nghĩ mà xem, giới sinh linh, có ai thay đổi được tâm hồn đâu? Liên như thế, anh nên tha thứ cho Liên. Anh muốn lấy Liên, nhưng anh nên tưởng tượng xem anh có sống với Liên đời đời được không? Anh lấy Liên thì anh sẽ hối hận về sau này.

HÙNG. -- Thế anh muốn để Liên lấy Phán Tư?

VĂN. Không. Tôi nói thế chỉ cốt để anh yêu một người khác, một người anh đáng yêu hơn. Còn Liên thì tùy Liên muốn lấy ai thì lấy. Không hiểu làm sao, tôi cứ tin rằng Liên không bao giờ

khờ sở được. Có lẽ vì tôi tin rằng người sung sướng nhất trên đời này là người ít tình cảm. (Một lát.) Thôi, tôi phải về kể thầy tôi đợi. Anh nên nghĩ kỹ, anh Hùng ạ. Anh nghe lời tôi thì nhiều người sung sướng.

## LỚP VI

Hùng, một mình

HÙNG. -- Yêu người khác? Yêu ai? Ai mỗi lúc thay đổi được tình yêu? Chẳng qua Văn cũng muốn để Liên lấy Phán Tư để chuyện ra cho có cớ. Bây giờ nhà ta nghèo, họ giàu thì họ đòi bung. Bụng gì đời này!

## LỚP VII

Thêm Bà Tham

BÀ THAM. -- Văn sao chưa đến đã về thế?

HÙNG. -- Thôi mẹ nói làm gì đến anh em họ. Con chán lắm rồi, con khinh họ lắm rồi.

BÀ THAM. -- Sao thế con?

HÙNG. -- Mẹ có biết không? Phán Tư đến hỏi Liên!

BÀ THAM. -- Thật ư con? Thế em Bá định ra thế nào?

HÙNG. -- Họ hăng lòng hẳn đi rồi. Chính Văn cũng nói với con là Văn hăng lòng để Liên lấy Phán Tư.



BÀ THAM. — Có lẽ nào!

HÙNG. — Rồi mẹ lại sắp bảo con nghe nhầm cho mà xem.

BÀ THAM. — Con nhầm thật.

HÙNG. — Y như rằng! Mẹ mà còn nói như thế thì con phát điên lên mất.

BÀ THAM. — Nhưng làm sao mà họ đổi lòng mới được chứ?

HÙNG. — Mẹ không biết làm sao? Nhà ta nghèo chứ làm sao. Hết tiền là hết tình nghĩa! Mẹ còn nợ cụ Bá hơn hai trăm phải không, mẹ?

BÀ THAM, *rôm rôm nước mắt, gạt đầu.* — Mẹ không tin được. Thấy con mất đi, mẹ làm lưng đau mắt mỏi tới cũng chỉ vừa đủ ăn. Mẹ nghĩ đến con làm chứ có không đâu, nhưng mẹ trong người ốm luôn... (*Lấy vạt áo lau mắt.*)

HÙNG. — Mẹ đừng buồn, mẹ ơi. Con biết vì con mà mẹ nặng nhọc. Từ đây con sẽ quyết đi làm nuôi mẹ để mẹ được an nhàn. Con quyết không bao giờ để mẹ phải nhờ cụ Bá nữa.

BÀ THAM. — Không, con ạ. Con phải ăn học cho nên người. Cậu Đốc muốn cho con sang Tây, con nên đi đi.

HÙNG. — Nhưng con lòng nào mà để mẹ một mình, nhất là mẹ luôn luôn thiếu-thốn.

BÀ THAM. — Con đừng lo. Một vài năm mẹ con ta lại được cùng nhau xum họp. Lúc bấy giờ vui vẻ bao nhiêu?

## LỚP VIII

## Bà Tham, Hùng, Cô Tâm

CÔ TÂM, *mang ba chai thuốc.* — Bà chưa đỡ ư, bà ơi? Anh Văn bảo con rằng bà mệt. Bà không chịu nghỉ-ngồi nhiều thì bao giờ cho khỏi?

BÀ THAM. — Họ-hàng bè-hộ không nghỉ được cơ. Mà nghỉ cũng chả thấy hơn gì. Tâm mang gì thế?

CÔ TÂM. — Anh Văn bảo con mang ba chai thuốc bổ này sang để bà uống.

BÀ THAM. — À! Ba chai thuốc bổ.

HÙNG. — Tâm tử-tử, tôi cảm ơn Tâm lắm. Nhưng nhờ Tâm mang giả anh Văn ba chai thuốc ấy, bảo tôi cảm ơn, và xin từ đây anh đừng phải cho gì nữa.

CÔ TÂM. — Anh!

HÙNG. — Chúng tôi nhớ và dâng nhà đã nhiều, sợ rằng không bao giờ giả ơn được.

CÔ TÂM. — Sao anh nghĩ thế, anh?

HÙNG, *càng nói càng thêm tức giận.* — Tôi không muốn nhờ vả ai nữa! Không, không, tôi không muốn nhờ vả một người nào nữa cả!

CÔ TÂM. — Nhưng anh có phải nhờ vả gì đâu?

HÙNG. — Tâm bảo tôi không phải nhờ vả gì? Thế những thuốc của mẹ tôi không là của anh Văn ư? Mẹ tôi chẳng còn nợ thầy Tâm hơn hai trăm ư? Nhờ vả một người thân đã là nhục, nhờ vả những

kẻ thay lòng đổi dạ thì không bao giờ, không bao giờ! Tâm còn bé thật, nhưng Tâm cũng hiểu rằng phải chịu ơn một kẻ họ coi rẻ mình là một sự hèn!

BÀ THAM. -- Thôi nào, Hùng.

CÔ TÂM. -- Anh nhầm quá, anh ạ. Có ai thay lòng đổi dạ bao giờ đâu?

HÙNG. -- Không ai thay lòng đổi dạ! Không, không, Tâm bé quá, Tâm không hiểu được. Thôi, Tâm mang ba chai thuốc kia về đi! Tâm mang đi! Mẹ tôi nghèo thật, nhưng cũng không đến nỗi phải để ai giúp đâu! Tâm mang đi!

CÔ TÂM, khóc. -- Anh Hùng!

HÙNG. -- Tôi không muốn trông thấy ba chai thuốc ấy ở đây. Tâm mang đi, Tâm mang ngay đi!

BÀ THAM. -- Thôi nào, Hùng!

Cô Tâm từ từ khép cửa đi ra.

#### LỚP IX

Bà Tham, Hùng

BÀ THAM. -- Sao con lại thế, con? Tâm là người yêu con nhất thì con làm Tâm khóc.

HÙNG, ngồi thừ ra hối-hận. -- Con chẳng ra gì thật. Con đáng giận quá. Từ xưa đến giờ con vẫn chỉ coi Tâm như cô bé con.

BÀ THAM. -- Con tưởng Tâm còn bé? Không, Tâm không còn bé nữa đâu con.

HẠ MÀN

#### HỒI THỨ BA CẢNH NHƯ HỒI I

#### LỚP I

Cụ Bà, rồi thêm Văn

Cụ BÀ, một mình. -- Quái! Vừa rồi con Tâm nó bắt gặp mình cho nàng hầu lên ngồi sập, nó không nói gì! Mà sao từ hôm qua đến giờ nó buồn thế nhỉ?

Văn ở cửa ngoài đường đi vào.

Cụ BÀ. -- Kia Văn, này đi học về sớm thế?

VĂN. -- Hôm nay con được về sớm.

Cụ BÀ. -- Còn con Liên đi đâu mãi cũng chưa về? Mới được tiền, đi mua áo hần?

VĂN. -- Ẽm Liên thì chắc chỉ thế.

Cụ BÀ. -- À này, đây. Ông Phan Tự hỏi em Liên thì mày nghĩ thế nào? Từ hôm qua đến giờ mày nghĩ chín chưa?

VĂN. -- Thưa thầy, Phan Tự hỏi em Liên chứ có hỏi con đâu mà con nghĩ. Con đã nói ngay từ hôm qua rồi.

Cụ BÀ. - Ai chả biết thế. Tao muốn hỏi ý mày là vì còn phải một nđi.

VĂN. - Thầy nghĩ đến Hùng?

Cụ BÀ. - Ừ. (một lát.) Nói cho cùng, nó đã cheo cưới gì đâu?

VĂN. - Nhưng mẹ ừ há ngày xưa vẫn hẹn cho hai người lấy nhau thì cũng có thể coi như là cố cheo cưới được.

Cụ BÀ. - Mày nói cái gì mà lạ thế? Cheo cưới là cheo cưới, có trâu, có cau. Mẹ mày ngày xưa nói là nói đùa. Chính ngay như tao đây này. Khi tao còn lên năm, lên sáu, ông nhà vẫn bảo hỏi bà Cả Heo cho tao. Độ ấy bà ta còn chưa lấy chồng cơ.

VĂN. - Con cũng chắc thế.

Cụ BÀ. - Thế mà rồi thành ra tao lấy mẹ mày.

VĂN. - Cái đó con biết.

Cụ BÀ. - Các cụ nói đùa kể làm gì.

VĂN. - Con thì con tin rằng nếu mẹ còn sống thì mẹ không bằng lòng cho em Liên lấy Phán Tự.

Cụ BÀ. - Nhưng mẹ mày chết rồi. Bây giờ quyền là ở tao.

VĂN. - Vâng, thì con có nói sao đâu?

Cụ BÀ. - Nhưng tao không muốn ép con Liên. Như thế bà Tham Thu lại cho là tao thay lòng, đổi dạ, nói này, nói kia không tốt.

VĂN. - Thầy nghĩ phải lắm. Và việc cưới xin không nên ép.

Cụ BÀ. - Mày chơi thân với thằng Hùng, lẽ tự nhiên mày cũng muốn ngăn cản không cho Liên nó lấy ông Phán Tự.

VĂN. - Không. Con thì con mặc ý. Con chơi thân với Hùng thật, nhưng em Liên nó yêu ai thì nó yêu.

Cụ BÀ. - Mày nói phải. Nhưng liệu xem ý con Liên thế nào?

VĂN. - Con biết được!

Cụ BÀ. - Lại không biết! Tao xem thì độ này Liên nó không chớ chuyện vui vẻ với thằng Hùng như xưa nữa. Và hôm kia hai đứa cãi nhau thì rõ lắm rồi. Nhưng tao chỉ còn lạ làm sao hôm qua tao hỏi nó, nó lại xin để hôm nay mới trả lời.

VĂN. - Thầy ừnh. Liên nó cũng còn phải nghĩ đến Hùng đôi chút chứ. Lẽ nào nhận lời ngay?

Cụ BÀ. - Thế ta mày cũng chắc rồi Liên nó nhận lời? Vừa rồi tao hỏi, mày lại kêu không biết.

VĂN. - Con có nói chắc gì đâu?

Cụ BÀ. - Nhận lời là phải. Không nhận thì chỉ ăn cơm, chứ đừng ăn cơm. Phải biết, ông Phán Tự là người sang trọng, đẹp trai, lại được quan trên yêu. Nay! Lương ông ta to gần bằng lương quan Toàn-quyền.

VĂN. - Hừm! Lương to gần bằng lương quan Toàn-quyền?



Cụ BÀ. --- Đây là kẻ cả tiền ăn của đút, nghĩa là kẻ cả tiền hồng-ngoại.

VĂN. -- Thế thì có lẽ lắm ạ.

Cụ BÀ. -- Liên nó lấy được ông Phán Tự thì nhà ta cũng danh-giá.

VĂN. -- Thưa thầy, cái đó không! Người như Phán Tự thì hơn trăm, hơn nghìn nữa cũng không bằng được con.

Cụ BÀ. -- Gớm chưa! Sao mà cậu hơn thế?

VĂN. -- Thưa thầy, thật đấy chứ ạ. Phán Tự chỉ là một anh bịp hay tự-phụ.

Cụ BÀ. -- Thế đã chết ai?

VĂN. -- Như thế thì rồi hẳn làm nên to.

Cụ BÀ. -- Được vậy còn gì bằng!

VĂN. -- Con không thích.

Cụ BÀ. -- Ai có như mày thích mà bảo không? Ông Phán Tự hỏi em Liên chứ hỏi mày à?

VĂN. -- Có nhiên.

Cụ BÀ. -- Thế mày ghét ông ta?

VĂN. -- Không phải ghét. Con không ưa thì đúng hơn. Phán Tự là một anh hay lóc, nhưng không xấu nết. (Một lát.) Liên nó cũng là một người ưa hào nhoáng bề ngoài, lấy Hùng quả không hợp H nào thật.

Cụ BÀ. -- Phải lắm! Mày cũng nghĩ như tao, tao cũng nghĩ như mày.

## LỚP II

## Thêm Cô Liên

Cô Liên ôm một gói hàng đi vào.

Cô LIÊN. -- Con đi được hết phố hàng Đào.

VĂN. -- Sao đi H thế?

Cô LIÊN. -- Lại còn H. À thầy ạ, cái áo ở hiệu Bombay con xin thầy liền mua hôm nọ thầy không cho. Hôm nay có tiền thì họ mua hết rồi!

Cụ BÀ. -- May may gì mà may lắm thế? Nay áo này, mai áo khác. Mặc để cho ấm thân, là đủ, xa hoa làm gì?

VĂN. -- Con phải bình Liên. Nếu thầy bảo mặc để cho ấm thân thì giới nực nên cởi trần.

Cô LIÊN. -- Phải không, anh nhỉ? Thầy ạ, thế con còn thiếu đôi giày, chốc nữa thầy cho con ba đồng nhé?

Cụ BÀ. -- Chân mày đi cái gì đấy?

Cô LIÊN. -- Đây là đôi giày cũ.

Cụ BÀ. -- Thế gọi là thiếu?

Cô LIÊN, ngơai-ngơai. -- Vâng.

Cụ BÀ. -- Thôi, rồi khi nào mày lấy chồng, bảo chồng mày nó mua. Tao thì tao chịu. (Đòi ra giọng ngọt-ngọt.) À, thế còn việc ông Phán Tự, con nghĩ thế nào? Con bảo hôm nay con giữ lời mà.

Cô LIÊN, ra dáng thẹn-thùng.

Cụ BÀ. — Ông ấy đẹp trai, mặt hoa, da phấn; nhà giàu, lại có ô-tô Dô-la làm bằng những 16 con ngựa.

VĂN. — Thầy nhầm ạ.

Cụ BÀ. — Cái gì? Mà trông ông Phan Tự không giàu? Mà trông ô-tô người ta di mượn chắc? Người ta có bao nhiêu nhà ở Hanoi. Ông ta vay tao là vay tạm thì đỡ thôi.

VĂN. — Không ạ, con định bảo thầy nhầm, không phải ô-tô làm bằng 16 con ngựa. 16 mã-lực là chỉ sức mạnh của máy.

Cụ BÀ. — Thật à? Mà không nói thì tao không biết. Ủ, ông Phan Tự có ô-tô 16 mã-lực, lại chức trọng, quyền cao. Quan trên yêu lắm. Con khó mà kiếm được nơi nào hơn. Con nghĩ đến thằng Hùng chứ gì? Nhưng con với nó giận nhau rồi, nghĩ làm gì nữa? Con bằng lòng lấy ông Phan Tự đi. Con sẽ là bà Phan, thầy sẽ có vẻ là ông Phan, con con sẽ là con một ông Phan, danh-giá bao nhiêu? Con nghĩ thế nào? Sao cứ lặng yên thế? Nói đi con. Con bằng lòng chứ? Con bằng lòng phải không? Con có yêu mãi được đâu? Đẳng nào không phải giả dối? Con bằng lòng nhé?

CÔ LIÊN. — Thưa thầy, thầy muốn làm sao con cũng xin vâng.

Cụ BÀ. — Hà hà. Thế là con bằng lòng rồi đấy? Con nghĩ thế là phải lắm. Con phải biết, con lấy ông Phan Tự thì cả nhà vui lòng. Anh Văn con cũng chỉ cầu như thế.

VĂN. — Con có nói như vậy bao giờ đâu?

Cụ BÀ. — Thật à?

VĂN. — Vâng.

Cụ BÀ. — Thế thì tao nhầm. Vả em Liên nó bằng lòng rồi, mà con không bằng lòng cũng chả làm cóc gì được.

VĂN. — Nào con có bảo con không bằng lòng bao giờ!

Cụ BÀ. — Ấy, nói ví dụ.

### LỚP III

#### Thêm Xe

XE, chân quán sà-cạp diều, đầu đội nón rơm, tay bưng quả. — Lấy cụ ạ, lấy cậu, lấy cô.

Cụ BÀ. — Không dám. Có việc gì đấy, anh xe? Anh là người nhà ông Phan Tự phải không nhỉ?

XE. — Vâng, con là người nhà quan Phan. Quan con sai con mang mấy chai rượu bia lại đây, cụ soi thử.

VĂN. — Soi thử rượu bia!

Cụ BÀ. — Ồ! Sao ông bày đặt ra thế?

XE. — Dạ, thưa cụ, quan con cũng sắp lại hầu cụ, sai con mang rượu bia đi trước.

Cụ BÀ. — Ặ? Liên ơi, xếp rượu bia lên tủ, con. (Bảo xe.) Này, anh cầm lấy tiền đi xe về cho khỏi mỏi chân.

XE. -- Thưa cụ, chính con kéo xe.

CỤ BÀ. -- Ở nhà! Thôi được, anh cứ cầm lấy tiền mua riềm thuốc.

XE, cầm tiền. -- Cảm ơn cụ, Con không ăn thuốc lâu, con chỉ ăn thuốc lá.

CỤ BÀ. -- Thi đây, cho anh thêm tiền mua thuốc lá.

VĂN. -- Dây tóc chủ nhà này thì thật trong dãi.

CỤ BÀ. -- Về bảo tôi gửi lời cảm ơn ông nhé, anh xe.

XE. -- Dạ. Quan con sắp đến bây giờ. Lấy cụ, lấy cụ, lấy cụ.

#### LỚP IV.

#### Thiếu Xe

VĂN. -- Bểu năm chai rượu bia thì lấy ống chét!

CỤ BÀ. -- Ông ta sắp đến bây giờ, con bảo nó sắp sửa cốc chén đi là vừa, Liên à.

CÔ LIÊN. -- Nhưng không biết nhà có cốc uống rượu bia không? Có ai uống bao giờ đâu?

VĂN. -- Không có thì cho uống bằng bát lẩu.

CỤ BÀ. -- Có, có cốc rượu bia. Tao bắt nợ ông Kỳ mười hai cái cốc lớn đã hơn mười năm nay rồi vẫn còn ở trong kho. Để tao vào bảo em Tâm nó tìm mới được. (Ra.)

#### LỚP V

#### Văn, Cô Liên

VĂN. -- Cốc mà thầy om mười năm trong kho thì thú thật.

CÔ LIÊN. -- Chứ thế thầy giàu.

Hai người lặng yên, đều có vẻ ngượng ngịu.

VĂN, một lát. -- Nay Liên, thế em bằng lòng ư?

CÔ LIÊN. -- Thầy muốn như thế, em không bằng lòng không phải.

VĂN. -- Bây giờ em chờ cho thầy!

CÔ LIÊN, không nói gì.

VĂN. -- Anh Hùng tuy giàu em, nhưng xem chừng còn yếu em lắm.

CÔ LIÊN. -- Em với anh ấy hợp tình nhau lắm sao được.

VĂN. -- Anh cũng biết thế.

CÔ LIÊN. -- Anh Văn!

VĂN. -- Sao?

CÔ LIÊN, nói nhỏ. -- Em muốn nói anh biết điều này?

VĂN. -- Điều gì thế?

CÔ LIÊN. -- Anh là con gái chắc anh không dễ ỷ đến. Em Tâm yêu anh Hùng lắm, anh ạ. Em nói anh không tin?

VĂN, *phì cười*. — Anh biết từ lâu rồi.

CÔ LIÊN. — Thật ư? Em tưởng chỉ có mình em biết.

VĂN. — Em tưởng em linh quá.

CÔ LIÊN. — Em nghĩ đến em Tâm lắm, anh ạ.

VĂN, *hỏi diều*. — Vì thế nên em nhận lời lấy Phan Tự?

CÔ LIÊN. — Vâng.

VĂN. — Thế ngộ anh Hùng không yêu Tâm thì sao?

CÔ LIÊN. — Em Tâm nó ngoan-ngoãn, dễ thương như thế, ai mà không yêu? Vì có em nên anh Hùng không để ý đến Tâm mà thôi.

VĂN, *diều*. — Phải, vì em ngoan-ngoãn, dễ thương hơn em Tâm nhiều.

CÔ LIÊN. — Không phải thế.

VĂN. — À! Em cũng biết là không phải thế? Tại em lùn đáng hơn?

CÔ LIÊN, *cười*. — Vâng.

VĂN. — Theo lời nói của Phan Tự, em lịch-sự hơn, hoạt bát hơn. Em là người còn gái hoàn toàn, hoàn toàn.

CÔ LIÊN. — Em lên buồng sửa soạn lại một tí đây. Đi về, mặt hui quá. Em Tâm nó ra đây kia, anh kia!

## LỚP VI

VĂN, CÔ TÂM

*Cô Tâm bưng cốc bày lên tủ.*

VĂN. — À! Mấy cái khay sô-mi em định rồi chứ nhỉ?

CÔ TÂM. — Em quên bưng đi mất.

VĂN. — Lần này em quên là lần đầu. Sao mà lạ thế?

*Cô Tâm có dáng ngượng ngịu.*

VĂN. — Sao trông em buồn thế?

CÔ TÂM, *gượng cười*. — Em có buồn gì đâu?

VĂN. — Tâm ạ, chị Liên nhận lời lấy Phan Tự rồi.

CÔ TÂM. — Thật ư, anh?

VĂN. — Em nghĩ sao?

CÔ TÂM, *một lát*. — Anh Hùng yêu chị Liên lắm, anh ạ.

VĂN. — Anh biết rồi.

CÔ TÂM. — Người như anh Hùng mà chị Liên nõ vậy.

VĂN. — Tại sao?

CÔ TÂM. — Sao cơ anh?

VĂN. — Em yêu anh Hùng lắm phải không?

CÔ TÂM, *hoảng-hốt*. — Anh Văn!

VĂN. — Em yêu từ khi em còn bé.

*Cô Tâm cúi đầu không nói gì.*

VĂN. — Chị Liên yêu Phán Tự không biết chừng lại là một cái hay. (Một lát.) Rồi anh Hùng sẽ yêu em.

CÔ TÂM, *rom rôm khóc*. — Không, không bao giờ, anh ạ.

VĂN. — Vì sao? Anh Hùng xưa nay vẫn coi Tâm như là em, vì còn có chị Liên. Nhưng rồi anh ấy sẽ biết em là một người con gái xinh đẹp, dịu dàng.

Cô Tâm *nhìn ba chai thuốc bỏ để ở góc tủ*.

VĂN, *nhìn theo*. — Ô này! Ba chai thuốc bỏ em chưa mang sang bà Tham à?

CÔ TÂM. — Em mang sang rồi.

VĂN. — Sao còn đây?

Cô Tâm *không giả lời*.

VĂN. — Anh Hùng bảo em mang về phải không?

Cô Tâm *gật đầu*.

VĂN. — Thật anh không ngờ, anh không ngờ được.

### LỚP VIII

#### Thêm Hùng

HÙNG. — A kia, Tâm! May quá, tôi đang tìm Tâm để xin lỗi. Hôm qua tôi đang buồn thành ra nóng tính. Tâm tha lỗi cho tôi, Tâm đừng giận nhé?

CÔ TÂM. — Không bao giờ em giận anh.

HÙNG. — Tâm từ-tức với tôi nhất mà tôi không biết. Từ hôm qua đến giờ, tôi càng nghĩ càng hối

hận. À này, Văn ạ, tuần sau tôi sang Tây học vẽ, cậu tôi cấp liền cho.

VĂN. — Thật ư?

HÙNG. — Tôi vẫn biết để mẹ tôi ở nhà một mình là không phải, nhưng mẹ tôi nhất định khuyên tôi đi.

VĂN. — Tuần sau anh đã đi rồi ư?

HÙNG, *đau đớn*. — Vả tôi ở Hà-nội làm gì? (Một lát.) Phán Tự hỏi Liên, tôi không biết Liên đã định thế nào. Tôi chắc Liên còn chưa dám nhận lời. Không, không anh ạ. Anh nói thẳng với Liên rằng tôi rất vui lòng để Liên lấy Phán Tự. Anh bảo Liên đừng lưỡng lự nữa. Tôi không giận đâu mà. Thôi, tôi gửi lời chào cụ và Liên, chiều hôm nay tôi đi Hải-phòng, tôi không muốn ở lại Hà-nội nữa. Chào Văn, chào Tâm ở lại. Tôi xin lỗi Tâm một lần cuối cùng.

CÔ TÂM, *nghe ngáo*. — Anh Hùng!

HÙNG, *đứng lại như cô Tâm*. — Nếu Tâm còn thương tôi như một người anh thì trong khi tôi đi vắng nhờ Tâm thăm nom mẹ tôi như xưa. Mẹ tôi yêu Tâm lắm. Tâm từ-tức quá làm tôi rất cảm động. Dù tôi đi xa đến đâu cũng không bao giờ tôi quên Tâm.

VĂN. — Tâm hơn Liên nhiều, Hùng ạ. (Một lát.) Tâm yêu anh lắm.

HÙNG, *nhìn cô Tâm*. — Tâm! (Một lát.) Tâm chờ tôi đến khi tôi thành tài về nước?

CÔ TÂM, *cảm động*. — Anh Hùng!

## LỚP VIII

## Thêm Cụ Bá, Cô Liên

Cụ BA, *ngượng nghịu*. — A kìa! Cậu Hùng.

Cô Liên *chực lách mặt*.

HÙNG. — Lấy cụ. Liên! Liên đừng phải tránh mặt tôi. Tôi đến mừng Liên đấy thôi mà.

Cụ BA. — À ?

HÙNG. — Thật đấy, Liên ạ.

VĂN. — Thưa thầy, tuần sau anh Hùng sẽ sang Tây, có ông cậu cấp tiền cho.

Cụ BA. — Thật ư ?

VĂN. — Vâng, anh ấy sang học vẽ.

Cụ BA. — Hừm! Chỗ thân-thích tôi khuyên cậu đừng học vẽ, bây giờ cậu vẽ đã đẹp chán rồi. Học cái gì làm việc nhà nước được có hơn không?

VĂN. — Thưa thầy, ở bên Tây có tài thì một bức tranh bán hàng bạc vạn.

Cụ BA. — Thật à? Một bức tranh bằng giá cái ô-tô!

VĂN. — Bằng mấy cái ô-tô cũng có.

Cụ BA. — À! (*Bảo Hùng*.) Thế thì cậu cứ sang Tây mà học vẽ, tôi rất lấy làm mừng. Cậu bán được tranh rồi về trang trải nợ cho bà.

HÙNG. — Thưa cụ, chiều hôm nay con sẽ xin cậu con tiền giả nợ cụ.

Cụ BA. — Chết! Việc gì! Chỗ thân-thích bà giả lúc nào chả được. Tôi có muốn đòi đâu. Chỗ thân-thích ai lại đòi như thế?

HÙNG. — Cụ từ-lẽ quá nên chiều hôm nay con sẽ xin giả cụ ngay.

Cụ BA. — Tôi với dưng bà Tham bao giờ cũng là chỗ thân-thích.

HÙNG. — Con biết lắm.

Cụ BA. — Rồi cậu sang Tây có thêm nước mắm, lạc-sương, bánh da thì dễ thỉnh thoảng tôi gửi.

HÙNG. — Cảm ơn cụ.

Cụ BA. — Trước tôi có thằng cháu họ ở bên Tây, tôi vẫn gửi đồ ăn cho nó luôn. Có một lần nó ăn phải lạc-sương mốc thành ra đau bụng. Nó viết thư về kêu gọi kêu cứu. Tôi gửi ngay cho nó mấy lo dầu Nam-thiên-dương. Nhưng lúc dầu sang tới nơi thì nó khỏi rồi.

HÙNG, *đứng chỉ, chỉ nghe loáng thoáng*. — Thưa cụ, vâng. Dầu Nam-thiên-dương nghiệm lắm.

Cụ BA. — Nay, cậu sang Tây thì chỗ thân-thích tôi khuyên cậu mấy câu nhé.

HÙNG. — Dạ.

Cụ BA. — Cậu ngồi xuống ghế cho khỏi mỏi. (*Hùng ngồi*.) Vì tôi nói hơi dài.

HÙNG, *hơi lo, nhồm giầy*. — Thưa cụ, con sắp phải ra sở mật-thám lấy giấy căn cước. (*Xem đồng-hồ*.)

Cụ BA. — Để tôi nói ngắn bớt đi. Cậu hãy cứ ngồi. Những lời khuyên này là tôi định để dành dành cháu họ khi nó sang Tây.

HÙNG. — Dạ.

Cụ BA. — Nhưng không may hôm ấy nó ù tai, xin đi ngủ, rồi thành ra ngủ thật, đến lúc lều đi mới dậy. Tôi nói không kịp.

HÙNG. — Thưa cụ, thật là đáng tiếc.

Cụ BA. — Vì thế nên bây giờ tôi để dành cho cậu.

HÙNG. *lai nhồm giớ*. — Thưa cụ, xin cụ tha lỗi cho. Con phải ra sở mật-thám ngay kẻo lấy giấy cần cớ có không kịp.

Cụ BA. — Được. Cậu hãy cứ ngồi xuống. (*Hùng lai ngồi.*) Chỗ thân-thú thì tôi khuyên cậu thế này.

HÙNG. — Dạ.

Cụ BA. — Cậu sang Tây không nên chơi bời lêu, cậu ạ.

HÙNG. — Dạ.

Cụ BA. — Chơi bời đã không học hành được lại hao tiền tốn của. Cậu khi nào muốn giải-trí thì chỉ nên xem hát, cinéma si-săng.

HÙNG. — Thưa cụ, xem hát, cinéma là đủ thú rồi còn gì.

Cụ BA. — Phải. Mà chỉ khi nào có bạn đến rủ và chi tiền thì hãy nên đi. Đây là điều khuyên thứ nhất của tôi vậy. Tôi có 36 điều khuyên hết cả. Điều thứ hai...

HÙNG, *dừng giớ*. — Thật thưa cụ, con nhiều việc quá không thể nào ở lâu được nữa.

*Ngoài cửa có tiếng chuông.*

VĂN. — Thưa thầy, có khách. À Ra quan Phán Tựa Anh hãy ở lại một tí đã, anh Hùng.

## LỚP IX

### Thêm Phán Tựa, Quýt

PHÁN TỰ, *chào mọi người*. — Thưa cụ, lúc này con có cho người mang biếu cụ năm chai rượu bia chả biết nó đã mang đến chưa?

Cụ BA. — Có, có ạ. Này Quýt ơi, đi mua nước đá mở rượu bia uống sôi nhé.

QUÝT. — Dạ. (*Quýt vẫn dừng gét.*)

PHÁN TỰ, *nhìn Hùng, hơi ngượng ngịu*. — Thưa cụ... Thưa cụ...;

Cụ BA. — Ấy, về chuyện ông nói ngày hôm qua cháu Liên nó đã nhận lời rồi.

PHÁN TỰ. — Thưa cụ, ngày hôm nay là ngày sung sướng nhất trong đời con. Con tưởng có ai biếu con một cái xe ô-lô bốn mươi mã-lực con cũng không vui mừng được như thế.

Cụ BA. — Bốn mươi mã-lực là chỉ sức mạnh của máy.

PHÁN TỰ. — Vâng.

Cụ BA, *kiêu*. — Cái đó tôi biết. (Trông thấy Quýt.)  
Ờ kia Quýt! Tao bảo mày đi mua nước đá sao mày  
còn đứng như phỗng ở đây?

Quýt. — Thưa cụ, cụ chưa cho tiền.

Cụ BA. — Thế mày cầm mồm không nói được à?

VĂN, *mặc tui*. — Con có tiền lẻ đây. Di mau lên,  
Quýt.

Quýt ra

PHÂN TỰ. — Thưa cụ, con mới mua một cái còi  
ô-lô hơn trăm bạc. Nhân dịp vui mừng con mời cụ,  
hai cô, và hai cậu ra nghe thử.

Cụ BA. — Còi ô-lô mà hơn trăm bạc!

PHÂN TỰ. — Thưa cụ, vâng. Cụ không tin con xin  
đưa facture cụ xem.

Cụ BA. — Ông đây thế!

VĂN, *bảo nhỏ Hùng*. — Tôi thì tôi đòi xem facturé.

Cụ BA. — Nào ta ra nghe còi ô-lô.

VĂN, *nói nhỏ*. — Nào ra nghe còi ông chánh bịp.

Mọi người ra cả, chỉ còn Hùng và cô Tâm ở lại.

HÈNG, *nhìn cô Tâm*. — Lẽm nhơn rồi thật.

Ở ngoài đường còi ô-lô kêu : O u u u.

HÀ MÀN



SÁCH NÀY IN TRONG NĂM  
15 JUN 1936 TẠI NHÀ IN  
TRUNG - BẮC TÂN - VĂN,  
61-63, RUE HANG BANG,  
HANOI, IN RA 1000 CỠ  
HÀNG GIẤY BOUFFANT VÀ  
20 CỠ HÀNG GIẤY INCHES  
HÀNG SỐ TỪ 1 ĐẾN 20